

Adèle Van Reeth consacre une semaine des « Nouveaux chemins de la connaissance », sur France Culture, à la psychanalyse. Ce jour-là, il s'agissait de poser la question que j'ai reprise en titre. L'animatrice de l'émission la posait à Colette Soler et à Clotilde Leguil.

Y-a-t-il un Réel de la différence des sexes ?

On le sait, Lacan avait beaucoup fait causer dans les chaumières après avoir lancé cette assertion : « la femme n'existe pas ». Relançant la question en ouverture : « Peut-on ne pas inclure la référence à l'homme quand on pose la question de savoir si la femme existe ou pas ? », Adèle van Reeth obtient à peu près la réponse suivante (je cite de mémoire) : « en fait, ce qui existe, ce sont les femmes. Non seulement elles existent, mais elle sont réelles, bien plus réelles que l'homme ». (Ce serait une référence au séminaire X de Lacan)

Voilà un premier point où je diverge par rapport à Colette Soler. Je remarque que d'une part, comme Lacan, elle ne recule pas devant la contradiction, d'autre part, elle n'a pas la même notion que moi du réel¹. Elle développe cette notion dans le même sens que Lacan : il s'agit, ni plus ni moins, de la réalité, malgré les nombreuses assertions du maître visant à distinguer les deux, notamment celle qui définit le réel comme impossible. En effet, des femmes, on en rencontre dans la réalité, ça ne fait quand même pas de doute. S'il est possible de rencontrer des femmes ou quoi que ce soit d'autre, c'est qu'il n'y a pas d'impossible et que, donc, ce n'est pas le Réel : c'est la réalité. Alors, si la notion même de réel est floue à ce point, que dire de cette comparaison avec l'homme qui ferait de la femme un être plus réel que lui ?

Plus loin, Soler reconnaît d'ailleurs qu'il y a « un semblant auquel on est poussé, côté petit garçon, comme côté petite fille ». Le semblant serait donc ce qui s'oppose au réel ? La femme saurait mieux que l'homme ce qu'il en est du semblant. Outre le fait que mon expérience d'analyste ne me permet pas de trouver quelque différence à ce niveau, elle pose là une norme, en démenti de ce qu'elle soutenait un peu auparavant en accord avec Clotilde Leguil, à propos du caractère hors norme de la femme. J'y reviendrai. Mais cela, dit-elle, c'est le semblant. Alors, ajoute-t-elle, qu'en est-il du *réel* de la différence des sexes ? En précisant à nouveau que le réel n'est pas la réalité.

Je ne peux que constater, de son côté, une incompréhension totale de la différence entre réel et réalité. Par définition, le symbolique est cette fonction qui permet la séparation et donc la différence ; c'est le trou qui sépare deux pôles. Toute différence et, au premier chef, la différence sexuelle, est avant tout un phénomène symbolique qui, d'un côté aide à se repérer dans la réalité, de l'autre, laisse le Réel en dehors de son champ. *Dans le Réel, il n'y a aucune différence, et pas plus de la différence des sexes.* Dans le Réel, cette question n'a pas de sens. Il y a une réalité anatomique qui d'une part est imaginée par les enfants comme une castration, d'autre part étudiée par les scientifiques avec le soin que l'on sait, c'est-à-dire hors imaginaire, soit, dans la réalité.

¹ Cf. mon ouvrage « Abords du Réel », L'harmattan, oct. 2015.

Qu'est-ce qui garantit la véracité d'un discours ? Parole de maître et sacralité du texte.

Ensuite, Adèle van Reeth a la subtilité de poser la bonne question : « C'est quand même à un homme que vous faites confiance pour poser cette affirmation ontologique et pour dire de quoi est faite la jouissance féminine ? Ne pourrait-on pas dire que l'homme n'arrive pas à penser la femme et vice versa ? »

Là, les deux femmes sont quand même légèrement embarrassées. Mais elles ont la ressource de glisser assez vite vers autre chose.

J'ajoute que l'heure d'entretien était truffée de référence à Lacan. Ce n'était jamais : « Voilà ce que j'ai compris de la problématique féminine », ni : « voilà ce que je peux dire de mon expérience en tant que femme », mais sans cesse : « Lacan a dit... », « il faut bien comprendre ce que dit Lacan... », « pour Lacan... » etc. Le titre même de l'ouvrage de Colette Soler est suffisamment parlant : « Ce que Lacan disait des femmes² ».

Vers la fin, seules quelques rares interventions des psychanalystes faisaient référence à la clinique. Le fait que ces références contredisent la théorie ne semblait pas les interroger.

Vous remarquez que j'interroge ici le garant de la vérité. Pour ces deux psychanalystes, il est clair qu'en règle générale, c'est Lacan et non l'expérience personnelle, que ce soit l'expérience de sa propre vie ou celle racontée par les analysantes. Pour les quelques références cliniques, puisqu'il y en a eu, j'y reviendrai en temps voulu.

Passons maintenant au contenu du propos. Un comédien lit un passage d'un séminaire de Lacan, où il est question de Jupiter interrogeant Tirésias en vue de faire le point sur la jouissance féminine. Ce vénérable antique est ainsi choisi pour son expérience d'avoir vécu 7 ans en femme. Sa réponse est sans appel : la jouissance de la femme est plus grande que celle de l'homme. S'il y a dix parts de jouissance dans le monde, dit-il, 9 sont pour la femme.

– C'est bien une généralisation cela ? Mais... Comment peut-on le croire? s'étonne Adèle van Reeth

– Vous savez, répond Colette Soler, cela, on le sait depuis fort longtemps. Quand un thème a traversé les siècles, c'est qu'il a un fondement.

– les religions aussi ont traversé les siècles. Freud montre bien qu'il s'agit d'une illusion.

Eh oui. Excellente remarque de l'animatrice de France-Culture, qui laisse coïte les deux analystes lacaniennes.

Pour moi, cela souligne encore une fois, le caractère sacré accordé aux textes dans le champ psychanalytique. Au premier chef, le texte de Lacan, mais finalement tous les textes, spécialement anciens, puisqu'apparemment l'ancienneté fait critère de vérité, malgré l'évident démenti apporté par la science à maints textes vénérables.

² Colette Soler : *Ce que Lacan disait des femmes*. Étude de psychanalyse, Éditions du Champ lacanien, 2003

Y-a-t-il une Autre jouissance ?

Vient ensuite une question autour de cette notion de quantité de jouissance. Colette Soler se récrie :

– ah, ce n'est pas une question de quantité, ce n'est pas ce que dit Lacan. Il parle d'une jouissance Autre.

– Pourtant, c'est dans le texte qui vient d'être lu, rappelle Adèle van Reeth.

En effet. On pourrait chicaner que c'est Tirésias qui parle et non Lacan, mais c'est bien Lacan qui fait parler Tirésias à l'appui de son propos et rien dans le contexte avant ou après ne laisse penser qu'il met en doute la parole de l'ambivalent grec.

Je me suis toujours demandé ce que pouvait bien être cette jouissance autre, à laquelle bien des auditrices de Lacan se sont dépêché de se raccrocher, dans le besoin impérieux d'une référence autre que phallique. Pourtant, si on lit bien le schéma de la sexuation paru dans « Encore » (Séminaire XX)³, il y a bien du phallus partout, côté homme et côté femme. Car, si côté femme, on peut lire le fameux « pas-tout » qui fait la joie des féministes, c'est « pas-tout phallique » qui est écrit ($\exists x \bar{\Phi}x$; $\forall x \Phi x$): cela signifie que la référence, quoique négative, reste néanmoins au phallus : pas-tout présent, voire totalement absent. Dire ensuite, en référence à ce tableau, que la femme se passe de la référence au phallus relève alors du tour de passe-passe.

Tout cela sans prononcer le mot de castration que pourtant cela implique. C'est du moins ce que je ne cesse de trouver dans l'inconscient et je conçois que ce soit déplaisant au point qu'on préfère en voiler l'occurrence.

Par ailleurs, si le « plus » est dénié par les deux analystes, en ce qui concerne la quantité de jouissance, elles maintiennent cette existence d'une jouissance « Autre » dont on ne peut rien dire. Les femmes, c'est du chinois (comme dit Gainsbourg), y compris pour les femmes elles même (comme dit Leguil).

Collette Soler : « Est-ce que la parité s'arrête au pied du lit ? Oui ! La thèse de Lacan, c'est qu'il n'y a pas une jouissance sexuelle, il y en a deux ; l'Autre est insondable insaisissable, parce qu'elle n'est pas liée aux mots ».

Vous remarquerez au passage qu'il s'agit encore une fois de la thèse de Lacan, pas celle de Colette Soler en tant que femme. Je note aussi qu'il est fait référence au lit, c'est-à-dire à la jouissance sexuelle, tandis qu'il est coutumier d'entendre les lacaniens avertir l'interlocuteur de ce que la jouissance dont il est question en psychanalyse n'est pas la jouissance sexuelle. Selon certains dires de Lacan, ce serait celle issue de la référence au droit : « jouissance d'un bien ». Bref, c'est selon les moments... Mais admettons. Si cette jouissance n'est pas accessible aux mots, qu'est-ce qui permet seulement de dire qu'il s'agit de jouissance ? Croyez vous qu'il soit plus facile à un homme de parler de sa jouissance ? Interrogez-le, vous verrez : « ah c'est... oh, ah, c'est ... ».

« C'est ça l'expérience de la féminité chez Lacan » (C. Leguil)

Ce qui n'est pas accessible aux mots, c'est ce que j'appelle le Réel. J'en trouve sans cesse des traces dans l'inconscient, essentiellement celui que j'ai sous la main, le mien. Ça n'a pas grand-chose à voir avec quelque jouissance que ce soit. C'est là, c'est tout. S'il n'y a pas de mots, il n'y a pas non plus le mot « féminin », ni le mot « masculin » ni le mot « phallus ». C'est pourquoi j'ai indiqué cette nuance fondamentale : la différence sexuelle

³ Lacan Séminaire XX, « Encore », p. 73.

ne se manifeste *qu'au bord* du Réel. D'expérience, je sais qu'elle n'y apparaît, à l'état naissant, qu'en termes de castration, aussi bien chez les hommes que chez les femmes. S'il y a une nuance, c'est dans les modalités d'expression de cette structure : l'angoisse de la perte le dispute à l'envie ; la merde, l'enfant, l'argent et le pouvoir se substituent au phallus dans les proportions les plus diverses, dans les mélanges les plus divers, chez les hommes comme chez les femmes. Là, oui, au bord du Réel, il y a de la jouissance, lorsqu'angoisse et envie sont calmés par la possession passagère du phallus ou de l'un de ses substituts.

Par inversion, il peut aussi y avoir jouissance lorsqu'un sujet parvient à en castrer un autre. Ça arrive souvent aux femmes, en vengeance de ce qu'elles considèrent comme une injustice, le fait d'être née fille. Ça arrive aussi aux hommes entre eux dans le cadre d'une rivalité masculine. Ça arrive enfin, en protection contre la castration, l'acte ou les paroles par lequel les hommes la rappellent sans cesse aux femmes, sous les modalités les plus diverses. Si l'autre est castré, alors, ce n'est pas moi. Pourrait-on appeler cela « Autre jouissance » ? Si oui, ce n'est certainement pas celle dont parle Lacan, puisqu'il s'agit encore d'une référence au phallus que l'on soustrait à l'autre : jouir d'infliger la castration à l'autre.

Colette Soler et Clotilde Leguil, dans leur suivisme de Lacan, témoignent d'une incompréhension fondamentale de l'inconscient. Ce n'est pas l'Autre jouissance qui est inaccessible aux mots, c'est le sexe féminin tel qu'il se présente dans l'âme enfantine : il est insaisissable parce que tout le monde peut voir le phallus sur le corps du garçon et voir qu'il n'y est pas sur le corps de la fille. Si l'insaisissable de sexe féminin permet de le ranger dans la catégorie du Réel, c'est seulement par analogie : dans le Réel, non seulement rien de manque, mais il ne saurait être question ni de féminin, ni de masculin, puisque ces vocables sont des mots dont le Réel est dépourvu. Ce n'est pas pour ça que la femme n'existe pas, ni qu'elle existe et qu'elle serait alors plus réelle que l'homme. Ce n'est pas pour ça que ça implique une Autre jouissance. Néanmoins, c'est ainsi que je comprends le glissement sémantique qui a pu conduire Colette Soler à ses assertions.

Dans l'expérience enfantine, la comparaison corporelle se fait instantanément. Les enfants n'en sont pas à chercher une définition du sexe féminin qui serait indépendante du masculin. L'explication se présente aussitôt à leur yeux : c'est la castration, aussi imaginaire qu'elle soit. Parce qu'elle est extraordinairement déplaisante, elle est aussitôt refoulée. L'inaccessibilité qui lui advient alors n'est pas due à un défaut de mot, mais au fait que le mot castration est terrible dans ce qu'il représente de mutilation corporelle.

C'est ainsi : mon expérience pratique me dit que tout le monde, hommes et femmes, fonctionne dans cette référence au phallus. Au grand dam des femmes, qui ne manquent pas de le faire savoir, ce qui se comprend ! Le discours d'égalité des sexes qui est venu au jour dans les sociétés occidentales⁴ ne fait que voiler encore plus profondément le discours de l'inconscient, resté profondément sexiste. Ce discours est celui de l'infantile en nous. Quoi

⁴ La 4^{ème} de couverture de l'ouvrage de Colette Soler est suffisamment parlante : « On sait que la psychanalyse fait parler l'inconscient. Qu'il dise le sens sexuel n'émeut plus personne, passé le siècle. Mais ce qu'il dit des hommes et des femmes reste comme une épine dans la doctrine. Une pierre de scandale même, quand les préjugés s'en mêlent.

Pas besoin d'être féministe pour percevoir ceux de Freud, ils sont trop datés fin XIXe siècle. Les débats postfreudiens de la première moitié du XXe siècle, inspirés par un souci d'équité tout opposé, n'ont guère fait avancer la question. Bonne intention n'est pas doctrine ». En effet ! Qu'on me permette ici de dénoncer deux autres préjugés : celui de l'équité et celui relatif à l'appartenance de Freud au 19^{ème} siècle. Ranger, au nom de l'équité, ses découvertes au rang de préjugés, lui qui s'est justement inscrit contre ceux de son temps, c'est recourir aux préjugés de notre époque pour dynamiter ce que Freud avait de novateur !

qu'on dise de « moderne » et d'égalitaire aux enfants, ils savent bien ce qu'ils ont vu sur le corps : ici, il y a et là, il n'y a pas de phallus. C'est une des raisons même de l'existence de l'inconscient : ce genre de pensée ne nous plaît pas, alors nous la refoulons. C'est d'autant moins plaisant dans nos sociétés d'idéalisme égalitaire : cela nous donne encore plus de raisons de le refouler.

Je repense au récit d'une de mes analysantes très féministe qui me racontait comment, à la remarque de la fille de son compagnon disant : « ah oui, les filles n'ont pas de zizi », elle avait répondu du tac au tac par une explication anatomique des organes sexuels internes de la femme. « Bien sûr que tu as un zizi ! Mais il ne se voit pas, il est dedans ». Et la petite de repartir avec cette certitude que son phallus était interne, et qu'il allait donc vraisemblablement pousser, peut-être à la puberté. J'ai souvent entendu ce fantasme ; il se transforme parfois en délire.

Soyons clair : politiquement, je suis pour l'égalité des sexes. Et donc, contrairement à la vulgate lacanienne répétée comme un oracle : « l'inconscient, c'est le politique », je remarque qu'on n'a pas du tout intérêt à le mélanger à la politique. La politique, comme tout ce qui concerne la cité, est de l'ordre du surmoi ; on a donc intérêt à « policer » ces pensées venues de l'inconscient, c'est-à-dire à confirmer leur refoulement. Si on en a pris conscience pour soi-même dans son analyse, il est prudent de n'en pas faire trop étalage. Que l'on soit ou ne soit pas conscient de la question de la plus value ou de la souffrance des ouvriers chez nous et des opprimés dans le tiers monde, cela n'a rien à voir avec l'inconscient dont je parle. Ça a son intérêt, mais c'est un autre champ d'investigation et d'action.

L'inconscient dont je parle revient sous la forme de symptômes divers, corporels, mentaux ou d'insertion sociale ou encore, au mieux, de cauchemars et de rêves. Le travail de l'analyse, qui consiste à le rendre conscient, n'implique pas qu'il faille faire passer ce discours dans la pratique sociale, bien au contraire. Il y a même encore beaucoup à faire pour parvenir à une réelle égalité. Si c'est si difficile, c'est bien à cause de ce discours de l'inconscient, et d'autant plus difficile qu'on le méconnaît.

La femme est-elle plus particulière que l'homme ?

Alors, on nous fait entendre Lacan lui-même :

– l'universel de ce qu'elle désire, n'est-ce pas, c'est ça que je veux dire quand je dis qu'elle ne rencontre l'homme que dans la psychose, c'est tout simplement de la folie ; c'est pour ça que toutes les femmes sont folles, comme on dit. C'est même pourquoi elles ne sont pas toutes ; c'est-à-dire qu'elles ne sont pas folles du tout ».

Comme le fait aussitôt remarquer Adèle Van Reeth, la première réaction ne peut être que d'étonnement : voilà Lacan pris en flagrant délit de dire la chose et son contraire ! Sauf que, pour une fois, c'est assumé. Je dis cela pour avoir repéré un grand nombre de contradictions dans l'œuvre de Lacan, sans qu'il y fasse jamais référence, sans même qu'il aie l'air de s'en apercevoir. Cette fois pourtant, il fait appel à notre écoute : elles ne sont pas folles du « tout », pris comme substantif, c'est-à-dire que, contrairement aux hommes, l'universel ne les passionnerait pas. Je ne tiens pas cela pour une vérité objective et définitive, j'essaie juste de pointer le message que Lacan tente de faire passer. D'où, toute une doxa largement développée par ses épigones : les femmes seraient du côté du particulier, en opposition à l'homme qui serait du côté de l'universel. D'où la réplique que de nombreux lacaniens ont pris l'habitude de servir à ceux qui pointaient d'un index accusateur le « la femme n'existe pas » : oui, mais UNE

femme, ça existe. C'est le « La » de l'universel de la condition féminine qu'il faut barrer, ce qui transparait dans les formules de la sexualité⁵ sous la forme du fameux La barré :
La

Néanmoins, c'est quand même la chose et son contraire : entendre autrement « pas folles du « tout » », ne change rien à la contradiction, dont on comprend qu'elle est mise au service d'un mot d'esprit. Ces deux femmes, Colette Soler et Clotilde Leguil, semblent pourtant passionnées de Lacan comme « référence toute » de la psychanalyse.

Pour ma part, il me semble que les femmes ne sont pas plus du côté du particulier que de l'universel. Spécialement travaillés par Hegel, ces deux pôles, sont présents chez tout le monde avec des proportions et des nuances variables à l'infini.

Colette Soler : « Les femmes sont d'une variété bien plus grande que les hommes c'est perceptible dans l'expérience analytique. Une femme peut très bien être un homme ».

Et pas l'inverse ? Un homme peut aussi très bien être une femme, j'ai connu suffisamment de travestis et de transsexuels. Sans compter l'expérience de mes rêves dans lesquels, sans que je sois le moins du monde travesti dans la réalité, je porte ma fille et mes analysants dans mon ventre. Alors, pourquoi une telle discrimination de la part de Colette Soler ?

Et pourquoi ne pourrais-je pas affirmer à mon tour que la variété des hommes me paraît bien aussi grande que celle des femmes, en invoquant l'expérience analytique, tout aussi bien (puisque, pour une fois, c'est l'expérience qui vient en garant de la vérité, et non la parole de Lacan) ? En de telles matières, comment quantifier ? C'est impossible ! C'est là que se font jour les préjugés de chacun, c'est tout ! Sous cette façon de mettre du « plus » du côté des femmes (jouissance plus grande, plus de variété), je n'entends qu'une manière de se récupérer du phallus, soit : un déni de la castration.

Un peu plus tard dans l'entretien, Colette Soler admettra que les hommes peuvent aussi être femmes... et que donc, ce qu'on dit là des femmes peut s'appliquer aussi aux hommes, avec les définitions suivantes :

– Quand quelqu'un est tout entier dans la jouissance phallique, on dit : c'est un homme.

– Quand il n'est pas tout dans la jouissance phallique, on dit c'est une femme.

Mais qui est ce « on » qui va dire ? Puisqu'il s'agit d'être « dans » le phallique ou pas, qui va apprécier cette « localisation » de la jouissance ? Il me semblait que la psychanalyse était une discipline permettant la création d'un sujet capable de s'assumer en termes de « je » au lieu d'en référer à « on » qui, comme chacun le sait, suppose une norme.

Tout le monde cherche à faire valoir ce qu'il (ou elle) a de particulier contre le caractère écrasant de la norme universelle. Certes, dans le droit fil de la tradition, un homme n'envisage que très rarement de rester à la maison, et n'est pas souvent un fan des enfants. Il lui faut donc lutter pour se trouver une place dans le monde du travail et pour cela, il doit passer sous les fourches caudines de la norme universelle. Certes, dans le droit fil de la tradition, une femme est l'héritière de toute une lignée de ses semblables qui s'étaient instituées reines du foyer. C'est aussi une norme universelle ou, du moins, c'était. Sous les conditions de la norme, l'homme va néanmoins tenter de faire valoir son côté unique et créatif, sans lequel il ne parviendra jamais ni à son propre accomplissement, ni à une quelconque promotion. La femme aussi ! Ce ne sera sans doute pas selon les mêmes modalités. On la dira « hystérique » lorsque sa révolte contre

⁵ Lacan Séminaire XX, « Encore », p. 73.

la norme mâle tournera à l'extravagance ou à l'apparence de la maladie organique. Hystérique : voilà un des mots que j'ai banni de mon vocabulaire, car il repeint d'une couleur pathologique une révolte que je trouve particulièrement légitime. En revanche, il est fréquent qu'une activité artistique ou sportive annexe permette à l'homme comme à la femme l'expression de sa particularité.

La femme (oui, je n'hésite pas à employer le « La » universel au dépend du « une » qui confinerait à la coquetterie théorique), en-deçà des conditions sociales plus ou moins inférieures que lui réservent les différentes sociétés, se révolte essentiellement contre son absence de phallus, quoi qu'elle puisse dire *consciemment* de son désintérêt pour l'organe de l'autre et de sa moderne satisfaction à l'égard de ses propres organes. En effet, l'envie de phallus se cache le plus souvent sous la forme de l'envie d'enfant. Ce n'est pas sans compter sur les nombreuses constipations chroniques qui expriment le souhait de garder à l'intérieur le fameux phallus interne que la défécation contraindrait à la séparation. Mais c'est à chacun, homme et femme, d'exprimer sa particularité avec sa propre parole pour indiquer dans quelle modalité autant le « je » s'inscrit dans la norme universelle que contre elle, y compris contre la norme que je viens de décrire, y incluant la norme de la révolte qui se modélise aussi sur l'air du temps, de la suffragette à la *femen*.

La psychanalyse peut y aider, sachant, avant toute chose, que dans cette pratique, la théorie ne s'applique pas.

Se passer de la norme mâle : L'essai d'une « Autre référence »

Colette Soler, comme Clotilde Leguil, m'ont semblé pencher du côté féministe qui voudrait trouver à la femme une identification « en soi », sans référence au phallus. C'est assez curieux lorsqu'on se réfère à une théorie qui porte à son fronton la définition du signifiant : « un signifiant est ce qui représente un sujet pour un autre signifiant ». On y entend le maillon élémentaire d'une chaîne qui se déploie à l'infini : cet autre signifiant représente aussi un sujet pour encore un autre signifiant, etc. J'agréé à cette définition qui traduit un théorème fort connu depuis bien longtemps : toute signification dépend de son contexte. Même si Saussure entoure d'un rond la fraction signifié/signifiant, il met en chaîne toutes ces bulles pour indiquer qu'aucune ne saurait fonctionner sans son articulation aux autres⁶.

Or, le contexte immédiat de la femme, c'est l'homme. Le contexte immédiat de l'homme, c'est la femme. Chercher à définir l'un indépendamment de l'autre n'est alors qu'une ruse de l'inconscient visant à éviter la confrontation au rapport des deux qui, dans ce même inconscient, n'a qu'un nom : castration. Les féministes qui cherchent une définition en dehors du phallus prennent appui sur le fait que, de son côté, le phallus ne se définirait que par lui-même. Or, c'est impossible.

Dans sa présence, le phallus ne se définit que de son absence potentielle : c'est l'angoisse de castration qui paralyse bien des hommes dans leur insertion sociale autant que dans leur rapport aux femmes qui ne cessent de leur en rappeler la possibilité... quand ce n'est pas les hommes qui se la rappellent entre eux (compétitions, rivalités, etc.)

Dans son absence, il ne se définit que de sa présence potentielle : c'est l'envie de phallus qui se transforme en envie d'enfant pour de simples raisons de possibilité autre

⁶ *Cours de linguistique générale*, Grande bibliothèque Payot, p. 159

qu'imaginaire. Cette envie peut, elle aussi, se modéliser sous de multiples formes. Certaines femmes s'apercevront à l'analyse que leur envie concerne surtout la grossesse, histoire d'avoir un élément supplémentaire dans leur corps, le fameux phallus interne ; l'enfant comme tel ne les intéresse pas vraiment. D'autres investiront sur le savoir et deviendront chercheuses et universitaires. D'autres investiront sur le pouvoir et deviendront chef d'entreprise ou chef d'état. Sans oublier la combinatoire de toutes ces modalités et toutes les nuances possibles entre chacune.

De son côté, Clotilde Leguil renchérit sur la particularité de chaque femme : « Le genre est une norme, un stéréotype. Chez Lacan, l'être femme n'est pas une norme : la norme de la femme n'existe pas. Ce qui est de la femme est ce qui échappe à la norme. Chaque femme est singulière d'où : chaque femme est un peu folle ». Il n'y a rien de plus faux. Qui n'a entendu parler de l'horloge biologique qui norme l'envie d'enfant ? La quasi universalité de cette envie (ou envie de grossesse) est déjà une norme. Il faut être sourd pour ne pas entendre cette préoccupation des femmes qui s'amplifie après la trentaine. Et celle qui n'a pas d'enfant à ce moment-là de me dire : « toutes mes amies ont des enfants. Elles me demandent, et toute ma famille me demande : quand vas-tu te décider ? »

On pourrait croire qu'une telle préoccupation était absente avant l'âge fatidique. À ma grande surprise l'écoute, sur le divan, m'a apporté le démenti le plus formel ... à la stupéfaction de certaines très jeunes femmes qui se voyaient libérées et sans souci d'enfant avant au moins un bon nombre d'années et qui le découvraient dans leurs rêves... souvent en même temps qu'elles s'y découvraient avec un phallus dont elles se croyaient parfaitement indépendantes ! Dans les rêves, cet organe surnuméraire peut venir s'accrocher n'importe où sur le corps : entre les jambes, sous les bras, dans le dos, à la place du nez, de la merde, tout y passe ! Au même titre que, à mon plus grand étonnement également, je m'y suis découvert enceint à d'innombrables occurrences.

Il est clair que le rêve n'a pas été une préoccupation de Lacan ni des lacaniens.

Cette norme est-elle induite par l'environnement parental et social ou est-elle inscrite de façon innée chez les petites filles ?

J'ai eu l'occasion de visionner un reportage sur des recherches menées par les anglais à propos de cette question :

Visite au rayon des jouets de n'importe quelle grande surface. Côté filles, la couleur rose domine, les poupées sont omniprésentes. Côté garçon, la couleur bleue le dispute à une éclatante palette nettement plus variée de camions, autos, trains, avions et soldats. Ce serait donc une norme que la société reproduit ? On imagine bien que certains parents « progressistes » ne se laissent pas avoir par cette compartimentation. N'empêche, si les vendeurs procèdent ainsi, c'est que la plus grande partie de la clientèle suit.

Visite chez les plus grands neurologues, ceux qui ont tenté des comparaisons entre les cerveaux masculins et féminins. Là, les études sont contradictoires. Certaines concluent à une grande différence, d'autres à une absolue similitude. Match nul, on ne peut pas conclure. C'est que... le cerveau, ce n'est pas le sexe !

Visite au zoo. Les macaques y vivent dans une vaste forêt, à peu près aussi libres que dans leur environnement d'origine. On ne peut pas les soupçonner d'avoir été influencés par la culture. Les scientifiques se pointent avec une corbeille de jouets : des poupées roses, des camions multicolores. Ils éparpillent le tout dans une clairière. Intrigués, les macaques s'approchent : les femelles choisissent les poupées, les mâles, les camions.

Il y aurait donc bien une norme, des deux côtés. S'il n'y a pas encore de société civilisée complexe chez les macaques, il y a une différence des sexes comme chez les humains ! Cela ne signifie pas que c'est inné, mais pourrait indiquer que le sexe s'imposerait comme trognon du langage.

Le ravage mère-fille

Ayant ainsi soutenu le caractère hors norme de chaque femme, nos deux psychanalystes n'en établissent pas moins une règle générale : le ravage d'une mère pour une fille. « Face à la folie maternelle, la femme ne sait plus du tout comment être une femme. C'est là où Lacan est allé plus loin que Freud » affirme Colette Soler.

Elle s'explique : on entend toujours les reproches des filles à leur mère : « il n'y a pas d'exception » dit-elle explicitement, sans s'apercevoir qu'elle vient de mettre les femmes du côté de l'exception. La mère est ou trop, ou pas assez. Quelle est la source de ces reproches ? évidemment, « dans le cas d'une mère folle ça masque la généralité de ce qui se passe » toujours sans se rendre compte qu'elle vient de soutenir que la femme n'est pas du côté de la généralité. « Le désir d'une mère est un désir d'enfant » : voilà encore une assertion universelle, que je soutiens, n'ayant pas, moi, abondé dans le sens de l'exception que représenterait chaque femme. Cependant, je ferai remarquer le caractère de truisme de l'affirmation : bien évidemment, une mère, ça ne s'entend que dans le rapport à un enfant.

Mais Colette Soler se reprend et pose la bonne question : « Et la femme qu'est la mère ? Ma mère est-elle une femme ? Si la mère n'a pas les signes de la féminité, si elle n'est pas coquette, la fille va lui reprocher de n'être pas femme. Ou alors, femme, elle l'est trop, et la fille lui reproche d'oublier ses enfants. C'est le rapport de la fille à la féminité de sa mère. Les filles reprochent aux mères de ne pas leur avoir transmis *le secret* de ce qu'est une femme. Or, ça ne se transmet pas. Freud avait déjà découvert ça ».

Je ne me rappelle plus si Freud avait découvert ça en ces termes, mais ça me paraît complètement farfelu. Bien sûr que si, ça se transmet, justement à travers ces exemples que Colette Soler vient de donner. Chaque mère, par son attitude, montre à sa fille sa façon à elle de se situer dans le conflit mère-femme et, en effet, la fille va toujours y trouver à redire : c'est bien parce qu'on lui en a transmis quelque chose. Il y a un manque, comme dans toute transmission. Pas moins du côté du garçon qui, lui aussi, a des reproches à faire à sa mère et aussi bien à son père, chacun des deux ayant été insuffisamment ceci ou trop cela : c'est *pour ça* que les gens sont sur le divan, hommes et femmes.

Alors Colette Soler en vient à ce que Lacan aurait ajouté à cette « découverte » freudienne à laquelle je viens de faire un sort : c'est la disjonction entre femme et mère. On a confondu la maternité avec le destin de la femme. C'est là où Lacan aurait « coupé le cordon ombilical avec la nature » : la maternité ne serait pas un passage obligé et la maternité n'annule pas l'interrogation de la femme sur la féminité.

Je ne vois pas du tout en quoi Freud n'aurait pas abordé ces questions. Bien sûr que, dans les canons de l'idéal, la maternité n'est pas un passage obligé ! On peut bien le poser comme ça dans l'abstrait et laisser à la femme, dans l'idéal, l'absolue liberté de son choix. Cependant, l'écoute des femmes ne m'a pas apporté ce son de cloche, mais bien le contraire. Avant d'y revenir, je voudrais indiquer que Freud avait bel et bien déjà coupé le cordon ombilical avec la nature. Chez Freud, l'angoisse de castration n'a aucun caractère naturel. Il n'est pas dupe de cet imaginaire qui fait de la femme un être castré,

autant du point de vue masculin que du point de vue féminin. Nos deux psychanalystes ont le tort de prendre les propos de Freud comme un constat de la réalité anatomique. Nombreux sont ceux qui lui en veulent pour cette raison, notamment les féministes. Il n'a fait que révéler ce qui est écrit dans l'inconscient, qui n'est pas réalité, mais imaginaire ; c'est ce que j'y ai lu aussi. Le révéler ne signifie pas qu'on y agrée, encore moins qu'on puisse en faire un idéal d'ordre social.

Le manque

Clotilde Lequil rappelle alors les premières articulations de Lacan sur le manque à avoir et le manque à être. Je suis obligé de compléter : il s'agit du manque de phallus, qui ferait que la femme, ne l'ayant pas, n'aurait plus qu'à l'être. Mon expérience me dit que l'homme aussi se situe dans une identification au phallus de la mère, comme tous les enfants. Dans l'imaginaire des enfants, il s'agit toujours du manque d'une femme, qu'il s'agisse d'une petite fille observée ou de la mère. Le corps de l'enfant est pris globalement comme phallus par la mère. En conséquence, il va manquer à la mère comme la mère à l'enfant si l'écart entre les deux se creuse un peu trop. Comme à l'enfant, dis-je, parce que l'enfant, au moins en partie, reprend à son compte les fantasmes de sa mère.

Freud, insiste sur la présence-absence de l'organe : pensée vieillotte à ce qu'elle semble dire. « La castration c'est pas pour la femme, c'est pour l'homme » dit Colette Soler. Cela va encore une fois dans le sens d'une définition de l'un qui ferait abstraction de l'autre. Or, s'il y a angoisse de castration pour l'un et l'autre, c'est bien parce que celle-ci naît du constat de la différence : il y a bien présence d'un côté, absence de l'autre

Selon Clotilde Leguil, les formules plus avancées de Lacan énonceraient que la femme ne manque de rien, mais elle saurait que, dans les parades, il ne s'agit que de semblant. Selon moi, ces assertions nous éloignent de plus en plus de la vérité de l'inconscient. Bien sûr, dans la réalité, la femme ne manque de rien. Son anatomie est parfaitement constituée. Comme je l'énonçais plus haut, cela, c'est le discours de la science, tel que répandu dans le grand public et repris par celui-ci. C'est le discours de la conscience et de la raison. Le discours de Lacan repris par ces deux femmes, épuise toute velléité d'accéder à l'inconscient dont le contenu est fort loin d'être raisonnable, fort loin de la réalité et fort peu compatible avec les soucis d'égalité exprimés dans cette idée que rien de lui manque.

Soler est bien obligée de reconnaître que, dans la clinique, les femmes se plaignent de leur manque, mais elle précise : « elles s'en plaignent en tant que sujet, mais, en tant qu'être sexué dans l'acte sexuel, ce n'est pas le manque qui crée sa jouissance ». Il faut se rendre compte des contorsions intellectuelles devenues nécessaires à justifier la pensée de Lacan ! Je devrais donc admettre que le sujet est différent de l'être sexué !? Que l'un manque et l'autre pas ? Cet autre étant le porteur de la sexualité, de quoi serait donc faite cette sexualité si elle ne supporte aucun manque ? Faut-il rappeler l'étymologie de « sexe », que l'on retrouve quand même dans section, sécateur, sectaire, etc ? Cette façon de renvoyer la jouissance féminine à de l'ineffable me paraît une belle échappatoire de la castration. Qu'on en vienne aussitôt à Sainte Thérèse, Dieu et les anges, en précisant bien qu'il ne s'agit pas d'histoire de foutre⁷, ça ne

⁷ Ce que Lacan affirme dans son séminaire XX « *Encore* »

m'étonne plus. La marque catholique imprimée chez Lacan par son éducation refait surface aux dépens de l'écoute.

Après une telle remarque, je me demande même comment une femme pourrait désirer quoi que ce soit si elle ne manque de rien. Or, elle désire, l'insatisfaction dont elle fait état en témoigne. L'insatisfaction de l'homme n'est pas moindre, même si elle se manifeste différemment. Là, je dois aborder un point qui n'a pas été évoqué le moins du monde dans l'émission, qui est pourtant de notoriété publique.

Une femme dira plus volontiers qu'elle manque d'amour ; un homme, qu'il manque de sexe. Et c'est bien parce qu'elle manque de phallus qu'une femme, se sentant (inconsciemment) diminuée de ce fait, demande qu'on la reconnaisse et qu'on l'aime « pour son âme », ou « pour elle en totalité » et non pour son sexe... puisque l'inconscient lui dit qu'elle n'en a pas. Je le redis : ceci n'est qu'une vérité imaginaire issue de la petite enfance, mais elle s'est écrite si fortement dans l'âme qu'elle lui indique sa direction pour toute la vie. S'il y a une modalité « autre » chez la femme, la voilà, et elle est bien en référence au phallus. La « théorie » de Lacan qui consiste à dire que c'est impossible à dire n'est qu'un voile pudique posé sur cette vérité un peu plus difficile à supporter, je le conçois.

Un homme se trouvera plutôt en manque de sexe car, au contraire de la femme, l'inconscient lui dit que, s'il en a un, il est sans cesse en instance de le perdre. Il doit donc œuvrer sans cesse à se prouver, à lui-même et au monde entier, qu'il en a bien un. La preuve se trouve dans la conquête féminine et dans la confrontation physique au manque féminin : son inconscient lui dit, à lui, que c'est là que réside la preuve d'existence de la castration. En usant de son phallus, il en démontre la présence victorieuse sur cette menace. Cette vérité est tout aussi imaginaire et inconsciente que chez la femme. S'il lui arrive de parler de son manque d'amour c'est, soit qu'il se situe en femme (pourquoi pas ?), soit qu'il reprend les canons du désir féminin afin de plaire à l'élue du moment pour parvenir à ses fins.

Comme on le voit, le manque est la chose au monde la mieux partagée, même si sa modalité dit verge, d'une part selon le sexe anatomique, d'autre part selon la façon de se situer par rapport celui-ci, en conformité ou en opposition.

5 oct. 15

En réaction à cet article, certains ont émis l'idée que tout cela, tout ce que je critique ici, ce n'était pas la pensée de Lacan, mais déformation par ses épigones.

Patrick Valas a écrit en particulier : « D'ailleurs le terme de "JOUISSANCE AUTRE" est inconnu au bataillon dans le texte de Lacan »

Qu'on en juge à ceci :

« Encore » :

p. 56 : « il n'y a pas d'autre jouissance que la jouissance phallique –sauf celle sur laquelle la femme ne souffle mot, peut-être parce qu'elle ne la connaît pas, elle qui la fait pas-toute ».

p. 71 : « Cette jouissance qu'on éprouve et dont on ne sait rien, n'est-ce pas ce qui nous met sur la voie de l'ex-sistence? Et pourquoi ne pas interpréter une face de l'Autre, la face dieu, comme supportée par la jouissance féminine ? »